

insuffisante selon eux. Pour autant, ils ne croient pas à un progrès scientifique et technique sans fin ou sans frein. Ainsi, ils s'inquiètent de l'utilisation du DDT. Commercialisé aux États-Unis depuis quatre ans lors de la parution des deux ouvrages, en 1948, ce pesticide est présenté par ses fabricants comme un produit miracle, sans danger, la solution facile et économique pour anéantir les insectes. C'est précisément parce qu'il détruit tous les insectes sans distinction et qu'il est utilisé massivement et sans coordination que Vogt et Osborn craignent son impact sur l'environnement, par l'effondrement des relations trophiques. De fait, l'usage massif du DDT n'aura pas l'effet annoncé : les insectes ravageurs développeront vite des résistances, obligeant à multiplier les épandages.

Pour ou contre, le public se déchaine

La publication de *Road to Survival* et *Our Plundered Planet* déclenche de violentes réactions. La géographe Eva Germaine Rimington Taylor reproche à Vogt ses exagérations, son incohérence et son mépris pour les valeurs humaines. Elle signale ainsi que pour Vogt, les médecins sont des ennemis publics, car en éliminant des maladies, ils favorisent l'augmentation des populations qui vont dès lors souffrir d'autres maux. Pour l'historien James Claude Malin, il ne s'agit que d'une œuvre de propagande en faveur de la conservation, et certainement pas d'un ouvrage de science ou d'histoire.

De nombreux critiques reprochent le pessimisme des deux ouvrages : ils « font frémir et créent de la peur, avec un minimum de suggestions quant à la façon dont nous pouvons nous sortir de ce dilemme qu'ils ont si bien représenté » souligne un membre de l'administration, ajoutant qu'il est psychologiquement mauvais de n'offrir aucun espoir. De fait, les deux auteurs sont pessimistes quant à l'avenir et leurs idées sont vite reliées à celles de Thomas Malthus (1766-1834). Vogt et Osborn partagent avec l'économiste britannique la conviction que le niveau de la population est limité par les moyens de subsistance ; et, inversement, que seuls la maîtrise des activités humaines



3. AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE, pour protéger les cerfs hémionos (ci-dessus peints par Louis Agassiz Fuertes, illustrateur américain de l'époque) du plateau de Kaibab, en Arizona, fut lancé un programme d'abattage systématique de leurs prédateurs. Les cerfs connurent alors un accroissement démographique sans précédent qui détruisit le milieu. Faute de nourriture, leurs effectifs diminuèrent alors drastiquement. Aldo Leopold s'appuya sur ce désastre écologique pour défendre une protection globale du milieu. William Vogt et Henry Osborn Jr. y voyaient quant à eux un scénario possible pour l'humanité si elle ne contrôlait pas sa croissance démographique.

et, surtout, le contrôle de la fécondité, permettront de contrebalancer le déséquilibre croissant entre populations à nourrir et ressources disponibles.

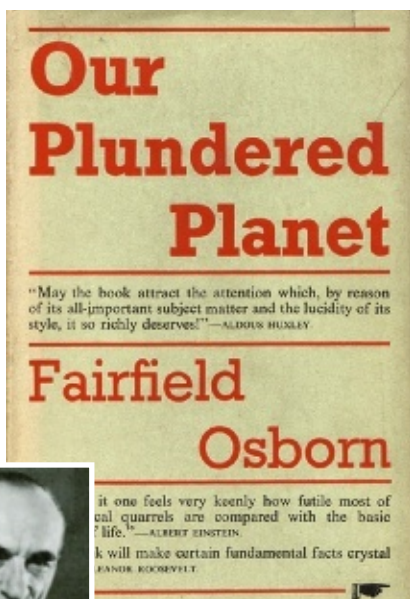
Certains analystes de l'époque leur reprochent de considérer que l'exploitation sans fin des ressources naturelles non renouvelables conduit à un désastre : les États-Unis et l'Europe n'ont-ils pas déjà vécu l'épuisement de certaines ressources tout en voyant leur niveau de vie augmenter ? Dans son livre, Vogt est arrivé au même constat, mais explique autrement la situation : pour augmenter leur niveau de vie, les États-Unis et l'Europe se sont comportés comme des « parasites », vidant les ressources des colonies à leur unique profit sans se soucier du lendemain. Bien plus radical qu'Osborn dans sa critique du capitalisme, Vogt souligne d'ailleurs à plusieurs reprises les dangers de la libre entreprise : si celle-ci s'exerce sans contrôle, elle finit par détruire les ressources naturelles.

Un des analystes regrette aussi que Vogt et Osborn aient omis les développements récents et prometteurs de la génétique des végétaux et n'aient pas tenu compte

L'AUTEUR



Valérie CHANSIGAUD, historienne des sciences de l'environnement, étudie la découverte de la biodiversité et l'origine de sa protection.



4. HENRY FAIRFIELD OSBORN JR., directeur de la Société zoologique de New York (*ci-contre*), dédia son livre *Our Plundered Planet* (notre planète pillée) « à tous ceux qui s'intéressent à demain ». Là encore, la version française accentua le côté dramatique en traduisant cette dédicace par : « À tous ceux que l'avenir inquiète. »

✓ BIBLIOGRAPHIE

R. Carson, *Printemps silencieux*, Wildproject, 2009.

H. F. Osborn Jr., *La planète au pillage*, Actes Sud, 2008.

W. Vogt, *La faim du monde*, Hachette, 1950.

Th. R. Wellock, *Preserving the Nation : The Conservation and Environmental Movements, 1870-2000*, Harlan Davidson Inc., 2007.

B. Kline, *First Along the River : A Brief History of the U.S. Environmental Movement*, Rowman & Littlefield, 2007.

du fait que les connaissances nouvelles, appliquées à l'échelle de la planète, devraient améliorer la production agricole et technique.

Les avis sont parfois diamétralement opposés. Au terme d'une critique féroce, l'économiste agricole Karl Brandt juge que « le best-seller de M. Vogt est l'œuvre d'un naturaliste qui a fait irruption dans les sciences sociales et qui est devenu fou furieux », alors que l'archéologue et historien sir John Linton Myres trouve l'ouvrage « bien informé, bien écrit, et solide dans ses arguments et recommandations » et souhaite « que ce livre sincère et franc [puisse] faire quelque chose pour sauver l'humanité ».

De nombreux spécialistes relèvent les erreurs commises par les auteurs. En France, le démographe Alfred Sauvy consacre un long article aux questions démographiques soulevées par Vogt sous un titre explicite : *Le « faux problème » de la population mondiale*. Sauvy y souligne le compartimentage géographique des questions démographiques et l'intrication des problèmes posés.

Du progressisme à la décroissance

Plusieurs écologues de renom se penchent aussi sur les deux ouvrages. Spécialiste de l'écologie végétale qui a étudié le phénomène du *dust bowl*, Sears exhorte ses collègues géologues à intervenir dans ce débat. Même son de cloche chez sir Frank Fraser Darling, pour qui il devient plus apparent que « l'agriculture doit être conduite avec une approche plus biologique que ce qui a été fait jusqu'à aujourd'hui. L'écologue doit descendre de son sommet olympique et mettre ses mains – et sa tête – dans la gadoue d'une ferme ». Elton remarque quant à lui que le livre de Vogt est tout à fait novateur, car il est le premier à aborder la question de l'augmentation de la population humaine au regard de l'écologie ; il conclut avec l'espoir que l'ouvrage incitera les spécialistes de l'écologie animale à s'intéresser à ce sujet.

Vogt et Osborn sont des descendants du progressisme américain, courant réformiste apparu à la fin du XIX^e siècle. Issu des classes moyennes des villes, le progressisme lutte contre le gaspillage et la

corruption et considère qu'on peut toujours trouver la meilleure façon de résoudre un problème. C'est dans ce cadre qu'il faut replacer leur démarche. Ils ne cherchent pas à annoncer la fin du monde, mais à alerter sur l'altération de la qualité de vie des êtres humains qu'entraîneront la surpopulation et la destruction des ressources naturelles.

Ils abordent à plusieurs reprises les dimensions morales du progrès en ironisant sur le fait qu'un monde d'objets ne peut apporter seul le bonheur : « Rares sont les Américains qui ne sont pas convaincus que le *summum bonum* est proportionnel au développement de l'appareillage », remarque Vogt. Il s'inquiète aussi de l'impact sur la santé mentale de l'élévation du niveau de vie aux États-Unis, qui possèdent « le taux de folie le plus élevé du monde entier ». De même, il stigmatise le gaspillage dont l'automobile est un parfait exemple. Cela n'est pas sans conséquence sur les choix politiques : « Quand se dresse la perspective de l'épuisement de nos ressources en essence, nous envoyons notre marine en Méditerranée... » Ici comme à de nombreuses reprises, les analyses des deux auteurs paraissent étonnamment modernes...

Si les livres de Vogt et de Osborn n'ont pas créé une pensée environnementale originale, ils ont fait prendre conscience à un très large public de la complexité et de la globalisation des problèmes qui se posent au monde au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. La création en 1945 de l'Organisation des Nations unies, de l'Unesco et de la FAO (*Food and Agriculture Organization*) montre que ce changement d'échelle est perçu par tous, que « la Terre devient toujours plus petite » et qu'il convient d'« envisager l'humanité entière comme une seule société à l'échelle mondiale », résume Osborn.

Ils ont un autre mérite : comme l'écrit en 1949 le sociologue Wilbert Ellis Moore, la question des ressources naturelles a d'abord été portée par des auteurs qui « ne s'intéressaient pas aux gens, mais aux oiseaux, aux abeilles, aux fleurs et à l'épaisseur de la terre arable ». C'est l'ampleur de ce débat mise en exergue par ces livres qui a incité d'autres spécialistes – démographes, géologues, sociologues, biochimistes, etc. – à y participer et à s'y investir.